

***Pour une nouvelle heuristique de la linguistique
Réhabilitation du temps et du point de vue***

Par :

Pr. Noraddine Bari

Enseignant chercheur, Faculté des Lettres, Meknès

Résumé

Nous nous forcerons de montrer que si tout se transforme, c'est uniquement le hasard qui provoque ces transformations. C'est à la suite d'événements linguistiques fortuits que le latin est devenu le français, ou bien l'espagnol, etc. Il en va de même de l'indo-européen dans sa diversification millénaire. La seule constante, c'est bien la contingence des transformations qui explique la diversification dans le temps et dans l'espace des langues au cours de leur évolution.

Mots-clés

Événements linguistiques, état de langue, linguistique scientifique, substance, systèmes sémiologiques

Abstract

We will force us to show that if everything is transformed, it is only by chance that causes these transformations. This is a result of fortuitous events as the Latin language became French, or Spanish, etc. The same applies to Indo-European in its Millennium diversification. The only constant is the contingency of the transformations that explains diversification in time and space in language during their evolution.

Keywords

Linguistic events, state of language, scientific language, stuff, semiotic systems

D'un côté les philosophes et les logiciens ont compris que la langue est un système et aussi que le signe n'a aucun lien avec la chose qu'il désigne, c'est-à-dire qu'il en est complètement indépendant. Mais ils n'ont pas vu que là réside la raison principale de la vulnérabilité des signes dans le temps, ce qui entraîne les changements du système. De l'autre, les linguistes et les grammairiens ont bien décrit toutes les modifications qu'un signe ou qu'un son subit au cours de son histoire, mais ils ont voulu voir dans la succession des événements un enchaînement causal et un déterminisme là où ne règne en fait que le hasard. En somme, les uns et les autres ont méconnu le rôle du temps comme unique facteur des évolutions des langues.

Des philosophes, il est important de conserver l'absence de tout lien entre le symbole et la chose désignée, ce qui deviendra le principe de l'arbitraire. C'est cette indépendance qui fait que le temps a prise sur les signes ; la langue n'est en aucun cas une forme fixe. De l'enseignement des linguistes, il faut conserver l'idée des changements ponctuels, des vicissitudes de la langue dans le temps. Le temps introduit donc des dissociations ou de nouvelles associations.

Nous nous forcerons de montrer que si tout se transforme, c'est uniquement le hasard qui provoque ces transformations. C'est à la suite d'événements linguistiques fortuits que le latin est devenu le français, ou bien l'espagnol, etc. Il en va de même de l'indo-européen dans sa diversification millénaire. La seule constante, c'est bien la contingence des transformations qui explique la diversification dans le temps et dans l'espace des langues au cours de leur évolution.

En outre, un état de langue est le point de vue des sujets parlants d'une époque donnée, la langue n'est pas une substance (comme nous en avons l'illusion). Chaque phénomène linguistique dépend d'un point de vue, celui des sujets parlants d'une époque, et plus particulièrement en ce qui concerne le linguiste, d'un point de vue d'observation. L'objet est créé par le point de vue.

La place du temps dans le système de la langue

Un état de langue est un système, mais l'équilibre de ce système est constamment menacé par des modifications (notamment phonétiques) qui aboutissent à l'organisation d'un autre système différent du premier. La langue est en permanence sous l'action du temps et de la masse parlante. Le temps intervient à la fois dans l'altération des signes, quand ils ont à traverser un certain nombre de générations, et dans leur immutabilité qui repose sur la continuité. Le temps est donc inséparable de la définition de la langue, la contre-épreuve étant qu'il faut en faire abstraction pour étudier un état de langue, un système.

Nous défendons l'hypothèse qu'une langue ignore son propre futur, un dialecte ne contient pas d'avance (en puissance) tout ce qui sera dans la suite. Les conditions initiales ne donnent donc aucune indication sur les développements futurs, c'est là une différence fondamentale avec les thèses de la linguistique structurale ; les changements sont permanents, imprévisibles et irréversibles. On est évidemment loin de la conception téléologique. Création et transmission obéissent à des lois différentes. Ce qui est en jeu c'est bien l'irréversibilité des transformations, ce qui implique une définition du temps comme un facteur et non seulement comme un cadre. Notre vision de l'évolution d'une langue consiste à rejeter cette conception spontanée qui nous

fait dire, par exemple, que le français vient du latin. Une langue ne naît pas d'une autre, il s'agit simplement de transformations ininterrompues d'une même langue, car il n'y a aucun instant où la langue soit moins déterminée ou plus déterminée qu'à un autre. C'est donc le rejet de toute recherche d'un déterminisme quelconque puisque tout est contingent, accidentel. Rejet d'un déterminisme abstrait, il n'existe pas de lois mais des faits. Rejet d'un déterminisme biologique qui voudrait que la langue soit un organisme. La conclusion sera : une langue laissée à elle-même est vouée au fractionnement indéfini.

Pour mettre en place une linguistique scientifique, il faut résoudre un ensemble de questions : tout d'abord qu'est ce qu'un état de langue ? Qu'est ce qu'un système ? Qu'est ce que l'unité de ce système ? Mais aussi que deviennent ces systèmes quand ils se meuvent dans le temps ?

D'une part les premières constations sont que les langues changent constamment dans le temps et se diversifient dans l'espace, mais donnent toujours l'impression de communiquer dans le même système. On est en présence d'une mutabilité et d'une continuité, deux phénomènes opposés qui pourtant sont indissociables. La continuité, c'est le fait que les sujets parlants ont toujours l'impression de pratiquer la même langue. La mutabilité, c'est le constat que les systèmes successifs sont différents. D'autre part on cherche une définition plus pertinente de ce qu'est l'objet de la linguistique. Qu'est ce qu'une langue ? En effet, toute science se doit de déterminer l'objet de ses recherches et de délimiter précisément son domaine. La définition de la langue comme institution humaine et sociale a pour conséquence d'établir une dualité langue/parole. On est constamment dans une interaction entre d'un côté ce qui est individuel (la parole) et de l'autre, ce qui est social (la langue). C'est cette interaction qui expliquera l'évolution des langues puisque c'est dans la parole des sujets parlants que naissent toutes les modifications, lesquelles pourront être, éventuellement, adoptées par la langue, cela explique la continuité/mutabilité dans l'évolution des langues, évolution due à une constante interaction entre l'ordre existant, le système en place, et des désordres qui surgissent spontanément. L'ordre c'est la langue, alors que les désordres naissent dans la parole ; la dualité langue/parole permet de comprendre les mécanismes de l'évolution.

On peut expliquer les évolutions de la façon suivante : les événements, nés dans la parole des sujets parlants, perturbent le système existant et obligent la communauté des sujets parlants à mettre en place un autre système, mais cette mise en place n'est pas délibérée ; elle est tout aussi spontanée et involontaire que l'est l'apparition de l'événement perturbateur. De même, il ne s'agit pas de chamboulements du tout au tout, mais de modifications ponctuelles, qui, en s'accumulant, font diverger les systèmes les uns par rapport aux autres et tout d'abord par rapport au système antérieur. Au cours du temps, on ne peut constater aucune rupture dans l'évolution des langues. Il n'existe aucune scission de cette continuité (qui ferait des langues mères et des langues filles). Mais en même temps, s'opèrent des transformations de façon permanente et irréversible. Tout part donc d'un événement ponctuel, petit ou grand, lequel va avoir des conséquences sur tout le système et, à longue échéance, toute langue s'en trouvera influencée. Les transformations ne se passent pas d'une façon uniforme sur un territoire supposé unilingue à un moment donné ; elles atteignent tel ou tel autre point du territoire par propagations aléatoires.

Par un processus complexe, des événements fortuits introduisent des désordres qui provoquent alors des réorganisations ponctuelles de la langue, tant et si bien que par effet cumulatif, de nouveaux systèmes se mettent en place et vont se diversifiant. Ce n'est donc pas le système antérieur qui produit l'état actuel de la langue. Aucun état de langue n'est déterminé par son passé. On n'a pas de relation de cause à effet, seul le hasard est à l'origine de telle ou telle orientation dans les évolutions. Tout état de langue est contingent, car l'évolution est omniprésente, par conséquent deux systèmes successifs ne peuvent être dans une relation de causalité. L'événement qui provoque le changement ne fait pas partie du système. Il sert simplement à provoquer l'apparition d'un autre système. Dans l'évolution des langues, il n'y a pas de déterminisme, d'où l'opposition méthodologique entre deux approches : les études synchroniques pour comprendre ce qu'est une langue à un moment donné et les études diachroniques qui prennent en charge les événements déclencheurs, modificateurs, responsables des évolutions. Toutefois, il faut souligner que faits statiques et faits diachroniques sont nécessairement contemporains. L'événement est contemporain d'un système, mais n'en fait pas partie. Et comme il ne peut se trouver dans le système, par définition, ce sera dans la parole des sujets parlants que les événements vont apparaître.

Ce qui est réel en linguistique, c'est la pratique des sujets parlants d'une époque, même si c'est totalement absurde aux yeux des philologues ou des étymologistes. C'est bien là en fait que se situent ces désordres qui vont jouer le rôle moteur dans l'évolution des langues et donc imposer le critère du temps. Confondre les époques, c'est travailler sur un objet fantasmé et non pas sur une réalité. Le critère du temps et le critère du réel sont alors une seule et même exigence. De là la mise en place d'une démarche méthodologique cohérente : celle de retrouver l'analyse des sujets parlants et de s'astreindre à toujours la suivre. En d'autres termes, le point de vue d'observation du linguiste doit correspondre au point de vue des sujets parlants de chaque époque considérée.

Le structuralisme propose une conception différente de la langue : la synchronie dynamique, laquelle veut que les changements futurs se préparent dans les systèmes antérieurs à l'insu des utilisateurs. Dans ce sens, c'est le passé qui détermine le futur, toute modification actuelle a un but, celui de mettre en place les systèmes à venir, le temps est ainsi une simple référence chronologique qui permet de situer les uns par rapport aux autres les différents états de langue qui se sont succédés au cours des siècles.

Or, si on considère un territoire unilingue à un moment A, situation certes tout à fait exceptionnelle, mais qui a existé en fait et qui n'est obtenue que par contrainte politique, économique ou culturelle, par exemple par une colonisation (qu'on pense à l'empire romain, aux empires coloniaux, anglais, français...). On constatera, au bout de quelques siècles, que non seulement la langue A ne se parle plus, mais que, sur le territoire unilingue antérieur, on a des dialectes B', B'', B''' ... et non pas une langue B uniforme. Et ce qui se passe pour la constitution de « dialectes » est strictement identique pour les fractionnements de l'indo-européen par exemple. C'est donc un processus universel. On est alors en présence, après plusieurs siècles, d'une mosaïque de parlers divers qui tendent à devenir étrangers les uns par rapport aux autres. Les propagations sont dues à des forces sociolinguistiques, des forces sociales

de communication qui tendent à l'uniformisation, forces qui entrent en conflit avec tout ce qui pour une communauté cherche à maintenir une cohésion interne, qui sera alors un facteur de fractionnement, de distinction par rapport aux communautés voisines. On en arrive donc à cette nécessité de ne prendre qu'un seul lieu et qu'un seul moment, les deux très limités, pour décrire sans risque d'erreurs une langue, laquelle n'est évidemment que la langue de ce lieu et de ce moment.

Si le pourquoi des transformations est impossible à trouver, en revanche on sait comment toute langue se modifie. Deux grands types de transformations sont en action quelles que soient les langues concernées : les créations analogiques et les modifications phonétiques. Les modifications phonétiques ont leur source dans une autre façon de prononcer telle ou telle syllabe, et cette prononciation, adoptée par l'ensemble des sujets parlants, va peu à peu modifier tous les mots dans lesquels cette syllabe apparaît. Et cela aura des conséquences incalculables y compris sur la syntaxe. Les nouveaux phonèmes vont se substituer aux anciens et rendre ainsi inintelligible des rapports jusque-là perçus. C'est un phénomène de décomposition des rapports entre les termes, une force désorganisatrice.

Une création analogique (un néologisme par exemple) est construite à partir des éléments existants et avec les règles de fonctionnement en vigueur à ce moment-là dans l'évolution de l'idiome. Les créations analogiques sont en fait des décompositions-recompositions. C'est ainsi que se dégage l'irréversibilité des changements en linguistique.

Cependant contrairement à tant d'autres sciences qui peuvent travailler sur des objets qui sont donnés, la langue n'a pas de substance. Toute la langue est un point de vue, celui des sujets parlants qui la pratiquent, et ce point de vue est toujours susceptible d'être modifié par des événements fortuits.

Le point de vue et l'illusion de la substance

La langue n'est pas une substance. Nous en avons l'illusion, nous croyons être en présence d'objets, mais il n'existe aucun substratum à ceux-ci. Ce que nous prenons pour un objet est uniquement et exclusivement le produit d'un point de vue : tout n'est que différences, tout est rapports et même rapports de rapports. Mais n'oublions pas que si la langue n'est pas une substance, elle a nécessairement, en tant que système de valeurs, besoin d'un support matériel, en l'occurrence les sons. Tous les systèmes sémiologiques fonctionnent avec des supports matériels, des sons, des images, des figures symboliques. Mais il ne faut pas confondre matière et substance.

Contrairement aux autres sciences, la langue n'offre aucun objet donné antérieurement à l'analyse, aucune substance, rien ne nous est naturellement donné. Mais, en même temps, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir la langue comme une entité à part, comme existant indépendamment de nous. La conséquence de ce double constat, absence d'objet donné et illusion de son existence, conduit à affirmer que tout phénomène linguistique est le produit d'un point de vue. Les manifestations concrètes du langage sont simplement des actions combinées ou isolées

de forces physiologiques, physiques, mentales, et non pas une substance.

La principale difficulté en linguistique est précisément cette illusion d'une substance qui nous serait donnée à priori. Dans les autres sciences, puisque les objets sont donnés, on peut les envisager de plusieurs points de vue. Cela nous est interdit en linguistique parce que le point de vue fait la chose : Saussure l'a compris dès les premières analyse de la langue, en effet à mesure qu'on approfondit la matière proposée à l'étude linguistique, on se convainc davantage de cette vérité qui donne singulièrement à réfléchir : que le lien qu'on établit entre les choses préexiste, dans ce domaine, aux choses elles-mêmes et sert à les déterminer. Rien n'existe donc hors du point de vue qui préside aux distinctions.

Ce retour aux sources autographes met en évidence de sérieux problèmes épistémologiques d'interprétation de la pensée saussurienne et de la diffusion de celle-ci. En effet, à partir de la négation de la substance manifeste, Greimas et Courtés en sont arrivés à une situation surprenante où ils considèrent la langue comme une forme constituée de deux substances.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'affirmation de F de Saussure, selon laquelle la langue est une forme résultant de la réunion de deux substances. N'étant ni la substance physique ni la substance psychique, mais le lieu de leur convergence, la forme est une structure signifiante (...) : l'indépendance ontologique de la forme sémiotique ainsi affirmée confère du même coup un statut d'autonomie à la linguistique (qui aura pour objet la description cohérente et exhaustive de cette forme. (Greimas et courtés, 1993 : 155)

On le voit, ici, la forme est dotée d'une indépendance, c'est une structure signifiante, donnée antérieurement à l'analyse. Dans le dictionnaire de Ducrot et Todorov, qui précède celui de Greimas et Courtés d'une vingtaine d'années, on trouve une même référence à la substance saussurienne. « *La substance saussurienne, c'est-à-dire la réalité sémantique ou phonique, considérée comme indépendamment de toute utilisation linguistique, Hjelmslev l'appelle matière.* » (Ducrot et Todorov, 1972 : 38). On dit donc régulièrement et simultanément deux choses contradictoires, d'un côté que la langue n'est pas une substance et de l'autre que le signe est la réunion de deux substances.

Or, pour Saussure, il ne saurait être question de substance: le fait linguistique réclame pour exister une correspondance mais à aucun instant une substance ni deux substances : « *De même que nous affirmerons ailleurs qu'il est grandement illusoire de supposer qu'on peut discerner en linguistique un premier ordre SONS, et un second ordre SIGNIFICATIONS, par la simple raison que le fait linguistique est fondamentalement incapable de se composer d'une seule de ces choses et réclame pour exister une CORRESPONDANCE mais à aucun instant une SUBSTANCE ni DEUX SUBSTANCES* » (Ecrits :1). Il est ainsi illusoire en linguistique de vouloir discerner l'ordre des sons de l'ordre des significations, puisqu'il ne saurait être question ni d'une ni de deux substances. Il faut donc essayer de comprendre ce grand écart entre les notes autographes et les affirmations des structuralistes ; en réalité ce terme de substance est bien présent dans le CLG et de là viennent probablement les interprétations structuralistes qui réintroduisent la substance dans la conception de F. de Saussure. « *Des concepts tels que « maison », « blanc », « voir »,*

etc., considérés en eux-mêmes appartiennent à la psychologie, ils ne deviennent entités linguistiques que par association avec des images acoustique. Dans la langue, un concept est une qualité de la substance phonique, comme une sonorité déterminée est une qualité du concept. » (CLG : 144). Cette rédaction de Bally et Séchehaye n'était en fait qu'une interprétation de lecture des manuscrits du Cours III qu'ils possédaient. Dans le manuscrit Constantin (cours III) le terme de substance n'apparaît qu'une seule et unique fois en face des termes matériels et matière qui se répètent sept fois.

Ainsi si nous prenons le côté matériel, la suite de sons, elle ne sera linguistique que si elle est considérée comme le support matériel de l'idée ; mais envisagé en lui-même, le côté matériel, c'est une matière qui n'est pas linguistique, matière qui peut seulement concerner l'étude de la parole, si l'enveloppe du mot représente une matière qui n'est pas linguistique. Une langue inconnue n'est pas linguistique pour nous. A ce point de vue là, on peut dire que le mot matériel, c'est une abstraction au point de vue linguistique. Comme objet concret, il ne fait pas partie de la linguistique. Il faut dire la même chose de la face spirituelle du signe linguistique.

Si l'on prend pour eux-mêmes les différents concepts en les détachant de leur représentant, d'un signe représentatif, c'est une suite d'objets psychologiques : aimer, voir, maison. Dans l'ordre psychologique, on pourra dire que c'est une unité complexe. Il faut que le concept ne soit que la valeur d'une image acoustique pour faire partie de l'ordre linguistique. Ou bien si on le fait entrer dans l'ordre linguistique, c'est une abstraction. Le concept devient une qualité de la substance acoustique, comme la sonorité devient une qualité de la substance conceptuelle. (Cours III : 287)

En effet, la leçon des notes autographes montre que Saussure portait une grande attention à cette distinction entre matière et substance. Il suffit de repérer les biffures et les repentirs qui traversent tous ses écrits, comme lorsqu'il dit : « *Comme le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une ~~matière~~-substance, mais seulement des actions combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales, et comme néanmoins toute notre terminologie, toutes nos façons de parler, sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance, on ne peut se refuser, avant tout à reconnaître que la théorie du langage aura pour plus essentielle tâche de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières (...).* » (Ecrits : 1)

La substance est une illusion. Ni le signe ni la langue ne peuvent être des substances. Depuis Aristote, définir une substance, c'est définir un être distinct qui nous est donné comme existant matériellement ou non. Définir la langue comme une substance ou définir le signe comme la réunion de deux substances, c'est donc déclarer que nous sommes en présence d'êtres préexistants, donnés antérieurement à l'analyse, ce qui entre en contradiction avec le concept de point de vue antérieur à l'objet. Cette formule : *la langue est une forme et non pas une substance*, qui a eu une importance indéniable sur toute la linguistique européenne est donc plus que contestable. La langue serait plutôt un point de vue et non une substance.

En fait les tribulations de ce concept de substance dans la linguistique européenne rempliraient vraisemblablement un volume. Tout part des distinctions établies par Hjelmslev et de son

interprétation du CLG. Il semble qu'on attribue à Saussure les analyses de Hjelmslev, ou plutôt qu'on ne lise Saussure qu'à travers ces analyses. René Amaker, conscient de cette ambiguïté, tente bien une autre approche, mais, finalement, il va confirmer le fait que tout passe par un recours à la conception de Hjelmslev. Pour Amaker (1975), l'acte de parole est nécessairement double, bifacial. Il est commode d'appeler ces deux faces qui se correspondent, respectivement le plan de l'expression et le plan du contenu, suivant la terminologie de Hjelmslev. Le contenu est manifesté par l'expression, l'expression transmet un contenu. Ces deux termes qui se passent d'explication, ont le mérite d'être indépendants de la distinction entre forme et substance. Ainsi, les ondes sonores, le son vocal, sont substantielles sur le plan de l'expression, de même les impressions sémantiques, le sens, peuvent être dites substantielles sur le plan du contenu.

Cette distinction entre matière et substance, cette nécessité absolue d'intégrer le concept de point de vue dans les analyses, n'est en rien une discussion philologique plus ou moins académique. A l'évidence nous nous trouvons là devant un problème plus général, celui de la représentation du monde que l'on a eu et que l'on continue d'avoir concernant les approches scientifiques. On n' imagine de science qu'objective, mais de quels objets s'agit-il ? Dès qu'il est question d'un point de vue, on semble entrer dans le domaine de la subjectivité, laquelle est souvent suspecte, car elle renvoie à une sorte d'idéalisme.

Contrairement à la conception téléologique qui prévaut avec le structuralisme, l'événement ne manifeste aucune intention d'une quelconque modification du système. Tous les systèmes sémiologiques obéissent à cette loi fondamentale. Ils sont livrés au hasard des événements. Connaître les conditions initiales ne permet pas de comprendre les états ultérieurs.

Le concept d'événement est capital. Il s'oppose à l'état d'une langue à un moment donné de son histoire. Événement et état sont dans une succession permanente. Les événements qui ont pour conséquence de modifier l'état de la langue ne font pas partie de ces états car ils sont de nature différente. D'une façon plus générale la modification d'un signe, produite par un procédé aveugle, perturbe le système parce que la position réciproque des pièces n'est plus la même. Le fait essentiel, c'est que deux états successifs ne sont pas dans une relation de causalité. Le changement ne rentre dans aucun des deux états. Les deux équilibres sont étrangers l'un à l'autre, il n'existe pas de tendance vers un équilibre qui caractériserait le passage d'un état à l'autre. Ce qui provoque un changement de système c'est donc un événement ponctuel. Il ne s'agit pas d'un bouleversement cataclysmique, mais de proche en proche, au cours des temps, les langues tendent vers une diversification infinie grâce aux sujets parlants.

Ce rôle a été éliminé par le structuralisme. En revanche c'est précisément le point de vue qui crée les formes, puisque les sujets utilisent en fonction de leur point de vue les matériaux hérités. Tout n'est que différences. C'est là le premier caractère universel du langage. Pour exister, un phénomène linguistique doit se passer entre deux termes successifs ou entre deux termes contemporains. Le plus important est donc de bien comprendre que si les entités linguistiques n'existent que par leurs différences, rien n'existe avant la différence.

BIBLIOGRAPHIE

Amacker, René, 1975, Linguistique saussurienne, Genève, Droz.

Arrivé, Michel, 1992, « diachronie et linéarité », in Saussure aujourd'hui, Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Linx, Numéro spécial.

Benveniste, Emile, 1966,, « Le langage et l'expérience humaine », in Problèmes du langage, p. 3-13, Paris, Gallimard.

Bouquet, Simon et Engler, Rudolf, 2002, Ecrits de linguistique générale par Ferdinand de Saussure, Paris, Gallimard.

Choi, Yong-Ho, 2002, Le problème du temps chez Ferdinand de Saussure, Paris, l'Harmattan.

De Mauro, Tullio,, 1975, Cours de linguistique générale, Paris, Payot.

Ducrot, Oswald, 1968, Le structuralisme en linguistique, Paris, Seuil.

Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan, 1972, Dictionnaire encyclopédique des Sciences du langage, Paris, Seuil.

Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, 1993, Sémiotique,, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette.